

Das Lehrerzimmer

Dans le film *Das Lehrerzimmer* de Ilker Çatak, nous suivons le quotidien de Madame Carla Nowak, enseignante interprétée par Leonie Benesch. Le film sorti en 2023 se déroule au sein d'une école secondaire en Allemagne, où des vols réguliers poussent la direction à déterminer un coupable. Le réalisateur nous fait découvrir le bouleversement de la carrière de Mme Nowak, lorsqu'elle dénonce, preuves à l'appui une collègue, secrétaire de l'école ainsi que mère d'élève, madame Kuhn, auprès de la directrice. Mme Nowak incarne l'idée de la « bonne intention » et par extension, finit par nous indiquer quel est le poids de la vérité. Le film se concentre principalement sur ce personnage. Détentrice de la vérité, elle se fait des ennemis malgré elle. Ses principes moraux sont mis au défi. Sa protection personnelle aussi, car elle tente tant que bien que mal de contenir la situation pour éviter trop de dégâts collatéraux. Il s'instaure un climat de rage et d'incompréhension mélangé à un sentiment d'injustice qui fait résonner en chacun, -à des échelles différentes- un besoin de violence. Il est déjà trop tard, lorsque l'on prend conscience d'une situation effroyable : Il se tisse autour de Carla un motif complexe semblable à un jeu d'échecs, dont elle ne peut contrôler ni les noirs ni les blancs. Elle n'est que le chronomètre qui dirige la partie, mais son influence est limitée à la manière dont elle est utilisée par les autres. Pion blanc. Le jeu commence. Dès les premières secondes de ce long-métrage Ilker Çatak annonce la couleur des 98 minutes à venir. On entre dans un format presque carré 1,37:1 conjugué à un plan resserré sur Leonie Benesch. La scène est intense et on y trouve une multitude de bruits de fond ainsi qu'une sollicitation constante de Mme Nowak, au téléphone ou par ses collègues. Le plan parfaitement orchestré, suscite le stress et l'inconfort. Les dés sont alors jetés, le film dépeindra le quotidien éreintant des professeurs, dont la cadence ne s'épuise jamais, encore moins dans les moments de crise. Pion noir. Pour ajouter au ton grisant de la situation, les images sont principalement froides. Les couleurs de l'enfance sont ôtées pour être remplacées par des tissus, murs et outils aux nuances hivernales. Le spectateur est contraint dans l'image, par exemple à travers le cadrage souvent rapproché du visage très expressif de Benesch. La pluie incessante couronne le tout, en rendant le lieu de déroulement de l'action dramatique, étouffant mais surtout reculé. Reculé, car plus rien au dehors n'existe vraiment. Je considère l'isolement comme un médium difficile à maîtriser. Hors, dans ce long métrage, Ilker Çatak s'en sert d'une main de maître pour que l'impuissance de Carla s'affirme au premier plan. Un choix osé qui peut être interprété comme la séparation de l'innocence et de la culpabilité, pourtant Carla n'est pas irréprochable. C'est à partir de cette contradiction que le schéma de pensée d'un spectateur comme moi est chamboulé. Avec ce personnage complexe Çatak parvient à nous démontrer que conserver la vérité peut devenir cruel autant que destructeur. Fou blanc. Le casting est indéniablement compatible avec les idées que Çatak veut nous transmettre. Chaque membre du corps enseignant occupe un rôle précis, qui ensemble dressent une caricature de l'institution qu'est « l'école ». On découvre donc une unité aux imperfections marquées, qui s'avère facile à dissoudre via un élément perturbateur. Est évoqué notamment la dualité entre ceux qui identifient leur travail comme leur source de revenu, et ceux qui se voient obligés d'accepter leur importance au-delà de l'éducation purement académique des élèves. Il m'a été cependant pesant de ne retrouver que trop peu d'humanité dans ces personnages. Ils sont à certains moments tant décrits à travers leur rage et leurs défauts, qu'ils peuvent en sembler diabolisés par le scénario. On est alors légitime de se demander si plus de contraste d'opinion n'aurait pas eu lieu d'être. J'aurais personnellement par exemple aimé voir Mme Semnik (Kathrin Wehlisch) plus souvent, car le vent frais qu'apportait son soutien m'a semblé trop bref. Cavalier blanc. Le principe du martyr est nécessaire pour le développement du récit et critique l'acharnement aveugle que subit Mme Nowak. Des plans de poitrine aux plans d'ensemble dont Carla est souvent le centre, il se construit, dès les premières séquences, une réelle

barrière entre cette enseignante et son entourage à l'aide de l'utilisation fréquente de champ-contrechamp. Ce combat omniprésent m'a ôté tout espoir de résolution. J'ai développé une grande empathie pour Carla et le rythme effréné ne m'a laissé, comme à elle, aucun temps de réflexion. Mais cela m'a assailli d'une impression de solitude totale et définitive. Bien que je sois persuadée qu'il s'agisse des émotions qu'Ilker Çatak tente de nous faire ressentir, le film en est devenu quelque peu indigeste. Fou noir. En comparaison avec les enseignants, les enfants, sont aussi splendides dans leur rôle. Ils jouent étonnamment bien, et nous replongent dans cette atmosphère juvénile, emplie de contradiction. Ils incarnent parfaitement le dilemme qui lie leur protection et leur découverte du monde « des adultes ». Leurs mouvements sur le plateau sont limités, mais ils restent surprenants. Leur présence ne vient pas entraver les propos et leur dramaturgie hors pair ne nous relie que plus à l'importance du récit. Reine blanche. Une scène s'est démarquée du reste du film. Il s'agit de l'illustration visuelle du doute et de la perte de contrôle que ressent l'enseignante Mme Nowak. En sortant un instant du réalisme, le personnage principale se retrouve entouré, dans les couloirs de l'école, de gens portant tous la chemise incriminant Mme Kuhn. Il s'agit d'un choix artistique audacieux, dont la répétition a manqué. Je confirme que l'angoisse que m'a infligée Ilker Çatak à travers son film était majestueuse. Cela dit, j'aurais su apprécier un récit contenant plus de scènes semblables à celle du chemisier, qui nous font sortir la tête de l'eau, sans pour autant nous libérer de nos peurs. J'estime qu'il s'agit du concept qui aurait permis au film d'être tout aussi intense mais moins étouffant. Roi noir. Oskar (Leonard Stettinisch), l'enfant ami et rival. Il n'est pas un simple pion. La symbolique de la scène de fin, amène à penser qu'Oskar était effectivement la pièce maîtresse. Une fois porté par la police, il affirme sa droiture. Il ne sera pas bougé ou utilisé contre sa volonté. D'une certaine manière, son rôle démontre que le réalisateur est conscient que l'âge n'est pas un facteur affectant la valeur. C'est un pan important, qui crédibilise le film dans son entièreté. En fin de parcours, peu importe à quel point la hiérarchie est souvent bousculée au cours du film, chaque personnage à la même valeur vis-à-vis du combat pour la vérité. Finalement, Oskar reste invaincu, la partie se clôture sur un vulgaire pat.